

des officiers et soldats seront réglés par le payeur général si nous rentrons au Caire. Mais si nous restons ici, c'est à nos risques et périls, sous notre propre responsabilité, sachant bien que nous n'avons plus à compter sur aucun secours du gouvernement. Nubar m'écrit une lettre plus longue, mais dans le même sens. Je n'appelle pas cela des instructions. On ne m'ordonne pas de quitter, on me laisse libre.

— Bien. Je vais compléter ces dépêches, si vous voulez le permettre, par ma connaissance positive des faits, puisque le Khédive et Nubar ne sont pas ici pour répondre. Le D<sup>r</sup> Junker est arrivé en Égypte racontant au monde que vous étiez dans la plus grande inquiétude au sujet des munitions qui allaient vous manquer. Vous en aviez une quantité suffisante pour tenir la position pendant un an, dix-huit mois peut-être, à condition que l'on ne vous attaquât pas à fond, et que vous n'eussiez pas à faire une résistance prolongée. Jusqu'à présent vous aviez réussi à défendre les provinces équatoriales, et vous continueriez de les défendre jusqu'à ce que vous eussiez reçu l'ordre du gouvernement de faire autre chose. Vous portiez une vive affection à ce pays et à ses habitants. L'Equatoria, tranquille, prospère et contente, possédait à peu près tout ce qu'il fallait pour se maintenir en cette heureuse condition. Il vous en coûterait de voir toute votre œuvre perdue, vous tiendriez à ce que l'Égypte conservât ces provinces — ou, à défaut de l'Égypte, quelque puissance européenne ayant le pouvoir et la volonté de continuer votre œuvre. Est-ce que le D<sup>r</sup> Junker a fidèlement rapporté vos intentions?...

— Oui.

— Fort bien. Donc, à l'ouïe du rapport de Junker, la première idée qu'eurent les ministres du Khédive fut que, n'importe quelles instructions vous recevriez, il vous déplairait de quitter vos provinces. C'est pour cela que le Khédive dit que si vous restez ici, ce sera sous votre propre responsabilité, et que vous n'aurez plus à attendre aucune assistance de sa part.

« Nous avons pour instructions de vous remettre une certaine quantité de munitions en vous disant : Nous sommes prêts à vous guider et à vous assister pour sortir de l'Afrique si tel est votre bon plaisir. Votre compagnie nous fera autant de plaisir que d'honneur. Mais si vous préférez rester, notre mission est terminée.

« Supposons maintenant que vous entendiez rester. Rien de mieux. Vous êtes jeune encore, n'ayant que quarante-huit ans, votre constitution est encore robuste. Disons que vous conserverez la même vigueur pendant cinq, dix et même quinze années. Mais les infirmités finiront par vous atteindre, votre force déclinera. Alors vous vous prendrez à douter de l'avenir, et peut-être songerez-vous à quitter brusquement, avant qu'il soit trop tard. Vous choisirez n'importe quelle route pour regagner la mer. Prenons, par exemple, celle du Monbottou. Disons que vous arriverez jusqu'au Congo et aux limites de la civilisation.... Là, comment nourrir vos gens? comment acheter des provisions contre de l'argent, ou des marchandises?... Mais vous atteignez la mer. Ensuite? Comment rapatrier vos hommes? Vous avez rejeté l'assistance de l'Égypte quand elle vous était offerte, mais après? Pour employer les paroles du Khédive : Vous n'avez plus aucune aide à attendre du gouvernement.

« Et si vous vous maintenez ici votre vie durant, que deviendront les provinces quand vous n'y serez plus? Vos gens se disputeront la suprématie, se précipiteront dans une ruine commune. Ce sont là de graves questions, auxquelles il ne faut pas répondre au pied levé. Si vos provinces étaient situées à distance praticable de la mer, laquelle vous mettrait à même de maintenir votre position, je serais un des derniers à vous conseiller d'accepter la proposition du Khédive, un des premiers à vous offrir mes conseils et mon appui. Mais, réfléchissez donc! de puissants rois, des peuples belliqueux environnent ce lac, — puis la vaste forêt à l'ouest, — et les partisans fanatiques du Mahdi au nord. Si j'étais à votre place, je n'hésiterais pas un instant.

— Vous dites vrai! fit le Pacha, mais pensez à tout ce que nous avons, femmes, enfants, peut être dix mille âmes! Comment les emmener? il nous faudrait quantité de porteurs.

— Des porteurs... et pourquoi?

— Pour les femmes et les enfants. Sûrement vous ne voulez pas les laisser en arrière, et ils ne pourraient marcher!

— Quant aux enfants qu'il faudrait porter, on les mettra sur des ânes, dont vous dites avoir beaucoup. Vos gens n'iront pas loin pendant le premier mois, mais peu à peu ils s'y feront. Que vos femmes marchent! Lors de ma seconde expé-



dition, les nôtres ont traversé toute l'Afrique; après un court apprentissage, les vôtres en feront autant.

— Et tout ce qu'il faudra de provisions pour la route!

— Oui, mais vous avez beaucoup de bétail, quelques centaines de têtes, j'imagine. Voilà notre viande trouvée. Les pays traversés nous fourniront de grain et légumes. Et quand nous arriverons aux pays qui acceptent de l'argent, nous aurons de quoi payer. A Msalala nous attend un autre approvisionnement de marchandises destinées au voyage de la côte.

— Bien, bien. Nous en reparlerons demain. »

1<sup>er</sup> mai. — Halte à Nsabé.

Vers 11 heures du matin, Emin descend à terre, s'assied, et nous reprenons notre conversation de la veille.

« Ce que vous m'avez dit hier, débuta le Pacha, m'induit à penser qu'il nous faut quitter l'Afrique. Les Égyptiens désirent partir, je le sais. Ils nombrent cinquante hommes, en dehors des femmes et des enfants. Pour eux, il n'y a pas de doute à avoir, et quand même je resterais, j'aurais plaisir à m'en débarrasser, car ils minent mon autorité, et font avorter mes efforts pour préparer la retraite. Quand je leur ai raconté la chute de Khartoum et la mort de Gordon, ils ont persuadé les Nubiens que j'avais inventé l'histoire, et qu'un jour ou l'autre les vapeurs remonteraient la rivière et nous porteraient secours. Mais j'ai des doutes sur les deux bataillons de réguliers. Ils mènent ici une vie si libre et si heureuse qu'ils s'insurgeront quand on leur proposera de quitter un pays où ils jouissent d'une aisance qu'ils ne peuvent espérer en Égypte. Ils sont mariés, chaque soldat a son harem. Sans doute, la majeure partie des irréguliers ne demandera pas mieux que de me suivre. Supposez maintenant que les réguliers se refusent à m'accompagner, voyez combien ma position sera difficile. Les abandonner à leur sort? Ne serait-ce pas les condamner tous à la ruine? J'aurais à leur laisser armes et munitions. Moi parti, il n'y aurait ni aucune discipline, ni autorité reconnue; ils se disputeraient; ils se partageraient en factions. Les plus ambitieux voudraient imposer leur domination par la violence; les rivalités dégénéreraient en haines mutuelles, les haines en massacres: ce serait la ruine pour tous.

— C'est un effrayant spectacle que vous faites surgir devant nos yeux, Pacha. Cependant, habitué que je suis à exécuter les

ordres, quoi qu'il en puisse arriver aux autres, il me semble que, fidèle officier du Khédive, le devoir est aussi nettement tracé pour vous qu'il l'était dans le cas de Gordon.

« D'après moi, tout ce que vous avez à faire est de lire la dépêche du Khédive à vos troupes, et de demander à ceux qui veulent partir de se ranger à droite, et à ceux qui préfèrent rester de se ranger à gauche. Vous préparerez le départ immédiat des premiers, et aux autres vous laisserez les munitions et les fusils dont vous pouvez vous passer. Si les restants composent les trois quarts ou les quatre cinquièmes de vos troupes, personne n'est responsable de leur destinée ultérieure, car ils l'auront librement choisie, et leur sort ne vous absout pas du devoir personnel qui vous oblige à suivre les commandements du Khédive.

— Vous avez raison, répondit le Pacha. Mais supposez que ces gens m'entourent et me retiennent de force.

— La chose me semble improbable d'après la discipline que montrent vos soldats; au surplus, vous les connaissez mieux que personne.

— Fort bien. Demain j'enverrai le vapeur en aval avec la missive du Khédive. Vous m'obligerez fort si vous permettez à un de vos officiers de se montrer aux troupes à Doufilé. Qu'il parle lui-même aux soldats, qu'il se dise représentant du gouvernement, envoyé spécial du Khédive et chargé de les emmener. Quand ils l'auront vu et qu'ils auront causé avec vos Soudanais, peut-être voudront-ils partir. Si mes hommes partent, je pars; s'ils restent, je reste.

— Mettons que vous restiez. Que deviendront les Égyptiens?

— Oh! quant aux Égyptiens, je vous prierai de vous en charger.

— Maintenant, aurez-vous la complaisance de demander au capitaine Casati si nous aurons le plaisir de sa compagnie jusqu'à la côte? Car nous avons reçu le mandat de l'aider dans la mesure de nos moyens. »

Le capitaine Casati répondit par l'intermédiaire du Pacha :

« Si le gouverneur Emin part, je pars; s'il reste, je reste.

— C'est parfait. Pacha, si vous restez, votre responsabilité ne sera pas mince, car vous entraînez le capitaine Casati dans vos destinées. »



On se prit à rire. La phrase fut traduite à Casati, qui s'écria aussitôt :

« Oh ! j'absous Emin de toute responsabilité me concernant, car j'agis de mon plein gré.

— Si vous choisissez de rester, me permettez-vous, Pacha, de vous donner le conseil de faire votre testament ?

— Mon testament ? Et pourquoi ?

— Pour disposer de vos honoraires, qui, depuis qu'ils s'accumulent, doivent s'élever à une somme considérable. Huit ans, je crois ? Ou pensez-vous les laisser à Nubar ?

— A Nubar Pacha, tous mes bons souhaits ! Bah ! que peut-on me devoir ? Cinquante mille et quelques francs ? Qu'est-ce que cette somme pour un homme que déjà ils ont mis au rancart ! J'ai quarante-huit ans, et j'ai un œil perdu. A mon retour en Égypte, ils me feront de beaux compliments et me reconduiront jusqu'à la porte. Et je n'aurai plus qu'à chercher un tout petit coin au Caire ou à Stamboul pour n'en plus bouger. Jolie perspective, vraiment ! »

L'après-midi, Emin revint me voir sous la tente, et dans le cours de la conversation il me dit s'être décidé à quitter « si ses gens voulaient, sinen, non ».

J'appris ensuite que les Égyptiens n'étaient que trop désireux de rentrer dans la patrie et qu'ils étaient bien 65. Le premier bataillon de réguliers nombrait un peu plus de 650, et le second un peu moins de 800. Ils avaient à peu près 750 remingtons, le reste était armé de fusils à percussion.

2 mai. — Le *Khédive* dérape au matin, filant au nord pour aller à Msoua, ensuite à Toungourou, à 14 heures et demie de vapeur de Nsabé. Deux jours après, il repartira pour Ouadelai, et le lendemain pour Doufilé. Il porte l'ordre d'Emin de ramener 60 ou 70 soldats, un major et autant de porteurs qu'on en pourra rassembler. Dans l'intervalle, deux semaines tout au plus, nous l'attendrons ici.

J'oubliais de dire que le Pacha, suivant mon désir, m'a amené quelques bœufs et vaches laitières, une quarantaine de brebis et chèvres, autant de poules ou poulets, et du grain en quantité suffisante pour faire vivre l'expédition aussi longtemps qu'elle restera au Nyanza ; les environs de Nsabé ne fournissent autre chose que du gibier. En y mettant de l'économie, nous avons pour trois semaines de vivres.

En attendant, le Pacha séjourne ici, de même que le capitaine Casati, et une vingtaine de soldats, qui campent à 500 mètres de ma tente dans des huttes assez confortables. Nous avons tout lieu d'espérer que pendant quinze jours nous jouirons d'un complet repos d'esprit, les officiers et moi ayant la compagnie d'Emin, homme aimable autant qu'accompli. Casati n'entend pas l'anglais et son français est pire que le mien ; notre conversation ne saurait être fort animée. Le Pacha me raconte que le capitaine a eu des jours difficiles dans l'Ounyoro. Jusqu'en décembre dernier il n'avait pas à se plaindre. En qualité d'agent d'Emin, il transmettait les lettres que le gouverneur faisait passer par l'Ouganda, et faisait parvenir au Pacha sa correspondance, et tels livres, objets pharmaceutiques, etc., dont M. Mackay, l'agent des Missions de l'église anglicane, pouvait disposer en sa faveur.

Vint alors de l'Ouganda à Kabba Réga la subite nouvelle de notre expédition, que la rumeur grossissait en une armée de quelque mille soldats, laquelle, après avoir rallié la troupe du Pacha, aurait fondu sur l'Ounyoro et l'Ouganda pour y promener le fer et la flamme. Voilà qu'un paquet de lettres pour mes officiers et moi fut remis à Kabba Réga : il n'y avait plus à douter. Emin expédia un de ses lieutenants au capitaine : les Ouanyoro le dépouillèrent, l'attachèrent à un arbre, lui et ses domestiques, et ne lui épargnèrent aucune indignité. Mohammed Biri, un Arabe qui avait été le principal intermédiaire entre Casati et M. Mackay, eut un sort pire encore, et fut, paraît-il, exécuté comme traître et espion. Le capitaine Casati et ses serviteurs furent ensuite conduits hors du territoire de l'Ounyoro et liés tout nus à un arbre. Toutefois ils parvinrent à se détacher et à fuir jusqu'au lac. L'un des domestiques, ayant découvert un canot, mit le cap sur Toungourou, pour demander secours à Emin. Un des vapeurs recueillit à son bord le hardi compagnon, et le capitaine, après s'être approvisionné de charbon, se hâta de retourner en arrière pour informer le Pacha de ce qui se passait. En quelques heures, le *Khédive*, portant le gouverneur et un détachement de soldats, rangeait la côte orientale, s'arrêtant de temps à autre sous la direction du domestique. Casati aperçut le steamer, le héla, et se trouva bientôt dans les bras de son ami. Les soldats firent une descente et brûlèrent Kibero en représailles.



En même temps que ses habits, Casati, jeté nu dans le désert, avait perdu son journal, ses mémoires et notre correspondance. Le capitaine me remit un itinéraire par lequel j'appris que des courriers avaient quitté Zanzibar le 27 juillet, juste un mois après notre départ de Yambouya. Nos lettres, dûment reçues à Msalala le 11 septembre, étaient parvenues le 1<sup>er</sup> novembre à la station missionnaire de l'Ouganda. On avait remis au capitaine six paquets de lettres à notre adresse, le 1<sup>er</sup> décembre, juste douze jours avant notre première arrivée au Nyanza. Comme Casati a été expulsé de l'Ounyoro le 15 février 1888, nos dépêches semblent être restées longtemps entre ses mains, sans doute parce qu'il ne trouva pas le moyen de les expédier plus tôt au Pacha.

Ce matin, à trois heures, Saat-Tato est allé en expédition de chasse avec quelques jeunes gens qui en faisaient une partie de plaisir. Deux buffles ont mordu la poussière, visés par notre infailible tireur; mais un troisième, blessé seulement à la jambe, a eu l'instinct de fuir, puis, en faisant un cercle, de revenir au point où il était parti et de s'embusquer sous des acacias touffus pour y attendre l'adversaire. Mabrouki, le fils de Kassim, un adepte, soi-disant, en l'art de la vénerie, se mit sur la piste de l'animal. Le buffle n'aperçut pas plus tôt son ennemi que, poussant un beuglement rauque, il lui courut sus et le renversa; il lui fractura la tête, de ses cornes lui traversa la cuisse, lui laboura les bras, les flancs et le ventre jusqu'à ce que Saat-Tato, entendant des cris désespérés, s'élança au secours de son camarade et logea une balle dans le cerveau de la brute. Ce n'était pas trop tôt. Un jeune homme vient nous avertir du triste accident. Trois-Heures, continuant sa chasse, a tué quatre beaux mâles d'une antilope couleur rouan<sup>1</sup>. Pendant qu'on nous apportait Mabrouki, en piteux état, un détachement charroyait la chair des trois buffles et des quatre antilopes. Chose étrange, nos gens, déjà gorgés de bœuf et de grain, clamaient après leurs portions avec plus d'impatience et de bruit que lorsqu'ils étaient en proie à la famine.

Dans la nuit du 30 avril le vent a soufflé en tempête, et le Pacha a fait le signal au *Khédive* de jeter deux ancres. Le fond tenait bien et le steamer s'en est tiré sans accident. Depuis

1. Le nagor du Sénégal, *Reduncus eleotragus*, le riedbok des Boers.

nous avons eu de fortes bourrasques accompagnées de pluie.

3 mai. — Au camp de Nsabé. Les habitants, en fidèles sujets de Kavalli, apportent au chef absent dix corbeilles d'ignames, qu'ils ont l'amabilité de partager entre Emin Pacha et nous.

Cet après-midi, au cours d'une longue conversation, le Pacha s'exprime ainsi : « Je suis persuadé que mes gens ne voudront pas aller en Égypte. Mais M. Jephson et les Soudanais que vous aurez la bonté de laisser avec moi auront l'occasion de voir et d'entendre par eux-mêmes. Je vous serais reconnaissant d'écrire une proclamation ou un message aux soldats; vous leur communiqueriez vos instructions, et leur diriez que vous attendez leur décision. Autant que je sache, j'ai l'impression qu'ils ne se soucient pas de l'Égypte. Quant aux Égyptiens, ils iront certainement, mais ils sont en petit nombre, inutiles à moi et à tout le monde. »

C'est la réponse la plus nette que j'aie encore obtenue. J'aurais voulu une déclaration positive avant de risquer aucune autre démarche. Maintenant, pour accomplir mes promesses, il me restait à faire deux autres propositions distinctes. Mon premier devoir est envers le Khédive. J'aimerais à trouver dans le Pacha un officier obéissant, qui, après avoir gardé son poste bravement, le quitte aussitôt qu'il en reçoit l'ordre; il serait alors le « gouverneur idéal », l'homme que je m'étais figuré d'après ses lettres. Quoi qu'il en soit, il n'a qu'à se prononcer catégoriquement pour que je l'assiste dans la mesure de mes forces.

« Tout cela est fort bien, répondis-je; à présent, Pacha, veuillez entendre deux autres propositions que j'ai l'honneur de vous soumettre au nom de personnes qui aimeraient à profiter de vos services. Avec celle qui émane de Sa Hautesse le Khédive, cela nous en fait trois. Comme le loisir ne semble pas vous manquer, je vous prie de les peser mûrement et de décider par vous-même.

« La première proposition, laissez-moi la répéter, est celle d'obéir jusqu'au bout et de m'accompagner en Égypte. Dès votre arrivée, les soldats, les officiers et vous, recevrez la paye arriérée. Le gouvernement vous maintiendra-t-il en service actif? je l'ignore. Je me figure que oui. Il n'y a pas beaucoup d'officiers comme vous, et l'Égypte a des frontières où vos capacités trouveraient leur emploi. Mais vous répondez qu'à